

REVUE DE PRESSE

BERLINALE 2026

TROP C'EST TROP

un film de Elisé Sawasawa

"Le film événement de la Berlinale" RFI, Sophie Torlotin

"Ce film rappelle que le documentaire n'est pas qu'un outil d'information. Il peut être un acte de présence. Un acte de résistance. Un acte de mémoire. À la Berlinale, Trop c'est trop s'impose comme une œuvre essentielle, non parce qu'elle montre l'horreur, mais parce qu'elle montre ce qui survit à l'horreur : la dignité, la colère, la vitalité. Filmer quand tout vacille, c'est déjà refuser de disparaître. Et dans chaque plan, on sent le courage d'Elisé Sawasawa: un courage sans posture, sans slogan, mais profondément inscrit dans le geste même de tenir la caméra. » SntNews, Jihane Bougrine

"A truly important film to watch" Review, Martha Bird

"The documentary is only sixty-five minutes long, but each and every minute is charged, urgent, and important. And it quietly proves Wim Wenders wrong - cinema should not keep its distance from politics. In a land where history has repeated itself for decades, the camera becomes more than a recording device: it becomes an act of resistance and defiance. Enough Is Enough doesn't promise solutions, but it demands attention, and sometimes that's where change begins." Cineuropa, Ola Salwa

"Trop c'est trop is powerful not because it wants to be, but because it needs to be. Its visual and discursive power does not stem from sensationalist imagery, from a pornography of suffering or strategies of re-victimization – more typical of a colonialist gaze – but from images of strength, courage, fearlessness, and resilience of a people in territorial displacement." Cinema com critica, Marcio Sallem

"Elisé Sawasawa a réussi à traduire la complexité politique de la région du Kivu dans un langage artistique universel. Il nous montre le Congo non pas comme un endroit lointain et désespéré, mais comme un épice de la force humaine sacrifié par les puissances mondiales. Dans l'histoire de la Berlinale, cette contribution restera dans les mémoires comme l'un des documents les plus courageux de ces dernières années."

Zukunft braucht Erinnerung

" Trop c'est trop n'est pas un film que l'on apprécie. C'est un film que l'on doit supporter. Il exige une prise de position morale. Lorsque le bilan bouleversant de 30 ans de guerre apparaît à l'écran à la fin, il devient clair que le titre « Trop c'est trop » n'est pas seulement un slogan, mais une exigence existentielle" Uncut

- RFI - Actualités, info, news en direct - Radio France Internationale / [Afrique](#)

Crise humanitaire en RDC: «Trop c'est trop», le film événement de la Berlinale 2026 sur l'est du Congo

L'Afrique est à la fête à Berlin. De Haile Gerima, grand cinéaste éthiopien qui vient d'y recevoir une distinction pour l'ensemble de sa carrière, aux trois films tournés sur le continent et en lice pour l'Ours d'Or, la 76e édition du festival international de cinéma, qui se déroule du 12 au 22 février fait la part belle aux films tournés sur le continent. Parmi ceux-ci, un documentaire tourné dans l'est de la RDC, *Trop c'est trop*, projeté dans la section Panorama. C'est le premier film d'Elisé Sawasawa.

Publié le : 19/02/2026 - 12:35 Modifié le : 20/02/2026 - 09:40 2 min Temps de lecture



Un image du documentaire «Trop c'est trop» signé Elisé Sawasawa. © Elisé Sawasawa / JBA Production / Molakisi Films

Par : [RFI Suivre](#)

Avec notre envoyée spéciale à Berlin, Sophie Torlotin

Elisé Sawasawa est né il y a 32 ans, dans la guerre. Sa mère a accouché dans la forêt en fuyant son village et la famille s'est installée à Goma, capitale de la province du Nord-Kivu, dans l'est de la République démocratique du Congo (RDC). C'est là que le réalisateur a filmé la prise de la ville par le groupe politico-militaire AFC/M23 en janvier 2025 et décidé d'en faire un film, avec les séquences tournées depuis 2022 dans des camps de réfugiés.

« Amplifier la voix de ma génération, de mon peuple »

« J'ai fait un film sur cette situation et les gens qui espèrent la paix, même s'ils ne l'ont jamais connue, sur une société qui crie : "Trop, c'est trop", souligne-t-il. Et c'est la responsabilité que j'ai maintenant : faire connaître ce territoire, que les gens puissent découvrir ce que nous traversons. Quand on a projeté le film à Berlin, il y a beaucoup de personnes qui étaient étonnées, qui se disaient : "Je ne savais pas qu'il y avait quelque part dans le monde un endroit où les gens souffrent comme ça." C'est à travers la caméra que j'arrive à amplifier ces voix, la voix de ma génération, de mon peuple, qui n'a jamais connu la paix et qui espère avoir la paix ».

Elisé Sawasawa filme l'extrême précarité des réfugiés de l'est de la RDC, leur désespoir, leur exaspération et leur colère qui s'expriment contre les soldats de la Mission de l'ONU dans le pays (Monusco) ou contre le Rwanda. Mais il montre aussi les modes d'expression de ses amis artistes et les demandes d'une solution pacifique pour pouvoir enfin vivre sereinement dans cette région convoitée pour ses richesses.

Trop c'est trop ou quand Goma ne se tait pas

SNRTNEWS : 15/02/2026 - 21:32, Par Jihane Bougrine



Trop c'est trop de Elisé Sawasawa est un cri sans filtre venu de Goma | DR

**Présenté en avant-première à la section Panorama
Dokumente de la Berlinale, Trop c'est trop de Elisé
Sawasawa est un cri sans filtre venu de Goma. Un
documentaire tendu, organique, qui refuse la posture**

humanitaire et choisit l'immersion brute. Ici, la caméra ne décrit pas la guerre: elle l'encaisse.

Il y a des films qui expliquent. Trop c'est trop ne le fait pas. Il expose. Il plonge. Il laisse le spectateur face à une ville : Goma où la guerre n'est plus un événement mais un climat. Une pression constante. Une manière de respirer. Elisé Sawasawa filme de l'intérieur. Pas comme un reporter venu capter l'effondrement, mais comme un témoin qui n'a jamais quitté la scène. Cette proximité change tout. Les plans ne cherchent pas l'image choc. Ils cherchent la durée. Les visages ne sont pas des symboles : ils sont des présences. Fatiguées, dignes, parfois ironiques. Vivantes.

Ce qui frappe, c'est le refus du spectaculaire. Alors même que la violence est omniprésente, le film ne la transforme jamais en dramaturgie facile. Il s'attarde sur les gestes minuscules : un déplacement, une discussion, un rire nerveux. Il montre comment la guerre s'infiltré dans les détails, comment elle modifie la posture des corps et la texture du silence.

La mise en scène est nerveuse, presque fiévreuse. La caméra bouge, cherche, s'approche. Elle ne surplombe pas. Elle partage le souffle. Ce cinéma-là ne regarde pas les victimes : il regarde des individus qui tiennent. Et c'est peut-être là la plus grande force du film. Refuser l'image misérabiliste d'un peuple réduit à la détresse. Montrer la complexité, l'humour noir, les contradictions. Trop c'est trop parle de guerre, bien sûr. Mais il parle surtout d'usure. D'une fatigue morale qui s'installe quand l'exception devient la norme.

Quand le "trop" n'est plus un cri ponctuel mais un état permanent. Le titre devient alors politique : ce n'est pas seulement un slogan, c'est un constat.

Cinéphile dans son approche, le film assume une esthétique de la frontalité. Il rappelle par moments le cinéma direct des années 70, tout en s'inscrivant dans une tradition contemporaine du documentaire engagé, où le regard du cinéaste est pleinement revendiqué.

Le cinéaste ne prétend pas à l'objectivité : il filme depuis sa propre mémoire, depuis sa propre colère. Et c'est ce geste qui bouleverse. Car derrière l'énergie, il y a une vulnérabilité. Une urgence à archiver ce qui pourrait disparaître. Filmer devient une manière de retenir la ville, de préserver des voix, de fixer des instants avant qu'ils ne soient avalés par le chaos.

Dans le paysage actuel du cinéma documentaire, souvent formaté pour les plateformes, Trop c'est trop tranche. Il ne simplifie pas. Il ne didactise pas. Il ne cherche pas à rassurer le spectateur occidental par une narration confortable. Il confronte. Ce film rappelle que le documentaire n'est pas qu'un outil d'information. Il peut être un acte de présence. Un acte de résistance. Un acte de mémoire.

À la Berlinale, Trop c'est trop s'impose comme une œuvre essentielle, non parce qu'elle montre l'horreur, mais parce qu'elle montre ce qui survit à l'horreur : la dignité, la colère, la vitalité. Filmer quand tout vacille, c'est déjà refuser de disparaître. Et dans chaque plan, on sent le courage d'Elisé Sawasawa: un courage sans posture, sans slogan, mais profondément inscrit dans le geste même de tenir la caméra.



Cookies sur le site SNRTNEWS



Berlinale 2026: Enough Is Enough (dir. Elisé Sawasawa) | Review



[Martha Bird](#) 2 days ago

2 minutes read



Enough Is Enough (original title: Trop c'est trop) (Dir. Elisé Sawasawa, France, Democratic Republic of the Congo, 65 min, 2026)

‘This is not a movie about the conflict, it is a movie from the conflict.’ Premiering in Berlinale’s Panorama Documentary section, *Enough Is Enough* by Elisé Sawasawa is a searing, unflinching portrait of life amid decades of violence in eastern Congo.

Enough Is Enough (original title: *Trop c'est trop*), a documentary by Congolese filmmaker Elisé Sawasawa, premiered in the **Panorama Documentary** section of the **76th Berlinale**. The title — “enough is enough” — is yelled out by a generation of Congolese, of which Sawasawa is one, who have never known a single day of peace. There have been decades of violence in the eastern Democratic Republic of the Congo, and yet the world takes little notice. **This documentary exposes the realities of the daily life of a person living in eastern Congo, exposes the horrific living conditions, the hypocrisy of humanitarian aid, and the humanity that remains, despite it all.** Congo is not a country often spoken about in Western news headlines, and so this unbelievably powerful documentary marks a positive step in the direction of bringing awareness and attention to this devastating conflict.

The film unfolds in amongst **the long-running state, military and gang violence, where civilians bear the brunt of a war driven as much by mineral wealth as ideology.** Gold, cobalt, tantalum: the raw materials of all of our phones and laptops haunt the lives of those in the Congo, implicating a global audience in what might otherwise be framed as a distant crisis. When **Goma** falls to M23 rebels in January 2025, the speed of the collapse — four days — underscores the fragility of state power in a region saturated with militias, foreign troops, and the uneasy presence of **the UN’s largest peacekeeping mission.**

Sawasawa's focus is not the spectacle of conflict but the extraordinary vitality of those forced to live within it. Markets are still open, women sell garlic and herbs, dance competitions are held and music is everywhere. The camera rests as much on gestures of care and endurance – which are, in and of themselves, their own form of resistance – as it does on the guns, the rage, and the devastation of the refugee camps.



Enough Is Enough (original title: *Trop c'est trop*) (Dir. Elisé Sawasawa, France, Democratic Republic of the Congo, 65 min, 2026)

Handheld sequences, chasing shots of men shooting into the skies, of fires raging over buildings and vehicles, are contrasted with wider, calmer stills of devastated landscapes or intimate portraits of the faces of those living within the camps. *Enough Is Enough* is in no way voyeuristic or sensationalist, and never reduces its subjects to victims. Rather, as Sawasawa commented in the Q&A at the end of the movie, ***'This is not a movie about the conflict, it is a movie from the conflict.'*** It is his daily life, captured on film. This is a portrait of a society trapped in an “endless war”, fuelled by the violence of global capitalism and geopolitical neglect. Despite it all, however, Sawasawa declared that he still has hope.

At a festival that often foregrounds cinema's political role, ***Enough Is Enough* is a stark reminder that witnessing is no passive act.** To watch is to recognise. Sawasawa does not offer solutions, nor an objective, Wikipedia-like historiography of the conflict of his country, rather, he asks that we watch and listen to the voices and stories and images of the reality of living, for decades, in conflict. A truly important film to watch.

Our team is on the ground at the [76th Berlin International Film Festival](#), running from February 12th to 22nd, 2026.

A la Berlinale, un documentaire raconte la crise en RDC

[La rédaction francophone de la DW](#)

17/02/2026 17 février 2026

La DW a rencontré Élisé Sawasawa, auteur de "Trop c'est trop" présenté à la Berlinale. Il raconte le désarroi d'une population à bout de forces après des années de guerre.

<https://p.dw.com/p/58tBJ>

Ce documentaire présenté, ce 13 février, [à la Berlinale](#) a été filmé entre 2022 et janvier 2025, jusqu'à la prise de la ville de Goma par les rebelles du M23. Le jeune documentariste y montre le chaos, l'exil, les conditions extrêmes dans les camps de réfugiés et met en lumière un conflit qui ensanglante la RDC et a fait des millions de déplacés.

Élisé Sawasawa, auteur documentaire de "Trop c'est trop", explique au micro de Delphine Nerbollier, que ce slogan, "Trop c'est Trop", exprime le désarroi d'une population à bout de forces après des années de guerre.

DW : Votre documentaire "Trop c'est trop" plonge le spectateur dans la vie à Goma entre 2022 et la prise de la ville par les forces de M23 en janvier 2025. "Trop c'est trop" est un slogan que l'on entend régulièrement durant le documentaire. C'est un vrai slogan utilisé donc par la population ?

Élisé Sawasawa : Oui, c'est un slogan utilisé parce que c'est trop. C'est une guerre qui vient de durer beaucoup de temps et tout le monde est épuisé par cette guerre. On en peut plus. C'est un slogan que la population, mes frères et sœurs, ma génération utilise dans des manifestations pour essayer de parler au monde entier, pour élever leurs voix et dire non à cette guerre qui résiste.

Alors la colère, on la sent, elle est très présente dans le documentaire. On l'entend dans les témoignages. Les gens sont en colère contre le Rwanda, contre l'armée, contre les forces de la Monusco. Personne n'y échappe en fait à cette colère-là.

La génération que j'ai filmée, ce sont des gens qui n'ont jamais connu la paix. Ils sont nés dans la guerre comme moi. Je fais partie de cette génération. Je n'ai jamais connu la paix.

DW : Vous citez aussi vos propres parents qui, comme vous l'expliquez, n'ont pas voulu quitter leur village. Ils vous ont dit que la mort est partout en RDC. C'est un constat terrible ?

Élisé Sawasawa : C'est un constat terrible parce que nous on pensait que lorsqu'on est à Goma, on est un peu protégé par toutes ces armées du monde qui étaient là : les Tanzaniens, les Burundis, les Malawites, les Sud-africains, les mercenaires, les FARDC. On pensait qu'on était protégé. On pensait qu'il n'y avait pas la mort. Mais voilà, ce qui est arrivé. C'était pire à Goma. Donc, ils avaient vraiment raison de me dire que la mort est partout au Congo, que ce soit là où ils étaient et là où je pensais être en sécurité à Goma.

DW : Malgré cela, vous donnez aussi la parole à des jeunes qui ont encore de l'espoir, qui veulent y croire, croire dans la paix. Il y a par exemple cette jeune femme poétesse qui fait du slam. Est-ce que ces gens-là représentent une minorité ? Est-ce qu'ils étaient une minorité au moment du tournage ?

Elisé Sawasawa : Oui, bien sûr. Ce n'est pas un film sur la situation. C'est un film dans la situation. Et dans cette situation, on croise des gens, des artistes qui cherchent à lutter au travers de l'art. Ils utilisent l'art pour s'exprimer. Par exemple, moi, je me suis dit que je ne pouvais pas disparaître en silence. Il fallait que je puisse sortir ma caméra et parler tout haut. C'est la voix qu'ils portent, c'est la voix que je devrais apporter un peu loin de nos frontières. Donc, amplifier cette voix pour que le monde entier puisse écouter notre cri.

DW : Vous montrez justement le chaos, l'exil, les situations de vie très difficiles dans les camps de réfugiés. Comment s'est passé ce tournage dans ces conditions ?

Elisé Sawasawa : Les gens que je filme, c'est ma famille, ce sont des gens avec qui j'habite. Donc, j'avais cette habitude de travailler avec eux, avec du matériel un peu léger, qui fonçait directement dans leur vie quotidienne. Parce que c'est ma vie, je suis partie de ça. Et voilà, ils étaient enthousiastes avec moi, parce qu'ils savaient que bien sûr, ils mourraient dans des manifestations et tout. Mais moi, je vais rester avec leur image et je vais témoigner leur bravoure qu'ils ont traversée pour lutter pour la paix au Congo.

DW : Goma est tombé il y a un an. En décembre, il y a eu un accord de paix qui a été signé. Est-ce que vous êtes optimiste que cette paix-là va être appliquée ?

Elisé Sawasawa : On espère que ça va changer quelque chose. On observe. Le plus important, c'est que les gens sachent ce qui se passe chez nous, et c'est ce qu'on fait avec notre film. On veut que notre film soit visible partout. Beaucoup de gens ne connaissent pas ce conflit. Tu sais, quand on projetait le film ici, il y avait beaucoup de gens qui découvraient Goma. C'est plus de 10 millions de morts, 7 millions de déplacés, c'est beaucoup. Mais les gens ne connaissent pas ce conflit. Alors, je pense qu'avec ce film, ça va apporter quelque chose. Les gens doivent découvrir cette région aussi riche que nous appelons la malédiction. Parce que ça nous fait tellement du mal, cette richesse.



[La rédaction francophone de la DW](#) DW Afrique, ce sont des dizaines de journalistes en Allemagne, en Afrique et dans le monde.



[Critique : Nina Roza \(2026\)](#)

[BERLINALE 2026 Panorama](#)

Critique : *Trop c'est trop*

par [Ola Salwa](#)

20/02/2026 - BERLINALE 2026 : Le documentaire très immédiat et préoccupant d'Elisé Sawasawa montre l'horreur du quotidien à l'est de la RDC et la colère des citoyens congolais qui vivent là



Two middle fingers and a seven-letter expression starting with “f.” Going once, going twice... and again, from a Congolese teen. He’s in a furious frenzy, and it’s not clear whether his rage is aimed at the camera, MONUSCO (a peacekeeping branch of the UN operating in the DRC), or the world itself. Ultimately, it hardly matters who the target is: this boy has spent his entire life amidst the armed conflicts that have plagued the Democratic Republic of

Congo for the past thirty years. First-time director **Elisé Sawasawa**'s documentary [*Enough Is Enough*](#), selected in the [Berlinale](#)'s Panorama line-up, depicts many other people who share the same anger. They express their thoughts a little more expansively than the teen, but it all boils down to the same thing: life in this country involves little more than operating in survival mode.

The film's emotional palette broadens slightly but it remains almost unequivocally dark: despair, hopelessness, resignation... And yet, there's also a determination to hold on and survive this Gehenna, to see better days. They raise children, take part in military-style training, educate themselves, record songs, do street dances. Somewhere on the horizon, new residential buildings are popping up, as the locals are forced to carry on.

The film was shot between 2022 and 2025 in Sawasawa's hometown of Goma, in eastern DRC. The crew worked exclusively with handheld cameras, natural lighting, and natural sound, so the connection between the audience and the protagonists forms quickly. The style is so evocative that we can almost smell the stench wafting from the muddy rubbish dump. And the film's emotions are contagious, making it difficult to watch *Enough Is Enough* – subtitled “Story of an impossible country” – with any analytical distance. There's little to discuss in strict artistic terms, but this is in no way a weakness of the film.

The director, who “was born to the rhythm of bullets” and is a survivor of the 2008 massacre, focuses on his fellow townspeople and their living conditions, whilst also providing some data to contextualize the political situation of the DRC. Ten million people have died over the last thirty years, and another seven million have been displaced. The current chapter of conflict is between the FARDC, the Congolese state army, and the rebel group, M23, aided by Rwandan troops. MONUSCO is widely considered ineffective by the locals, who want them gone. The DRC, previously named Zaire, has a long history of violence, dating back to Belgian colonisation and the bloody reign of King **Leopold II**, with just a brief chapter of hope during **Patrice Lumumba**'s presidency.

The documentary is only sixty-five minutes long, but each and every minute is charged, urgent, and important. And it quietly proves Wim Wenders wrong - cinema should not keep its distance from politics. In a land where history has repeated itself for decades, the camera becomes more than a recording device: it becomes an act of resistance and defiance. *Enough Is Enough* doesn't promise solutions, but it demands attention, and sometimes that's where change begins.

Enough Is Enough is steered by [JBA Production](#) (France) and Molakisi Films (DRC). World rights are still up for grabs.

CINEMA COM CRITICA

Marcio Sallem

Trop C'est Trop

More than organizing and writing the contemporary history of his country, the Democratic Republic of the Congo — where three decades of war have claimed ten million lives and displaced seven million refugees — director and screenwriter Elisé Sawasawa arranges his own thoughts and feelings and reclaims, in the documentary *Trop c'est trop*, the Congolese people's right to write their own history.

It is a history written through images and human experience, an exercise in a right that was usurped and held hostage by colonizers, just as they also stole — and continue to steal — the natural and mineral wealth of an immensely rich, yet impoverished, country. A contradiction common within the global landscape.

Because of its 63-minute running time — or perhaps because of my geopolitical ignorance, itself a product of the world's indifference toward the wars and humanitarian crises that have occurred and continue to occur in African countries — I cannot claim to have fully understood the role and participation of the March 23 Movement (M23), based in North Kivu, nor that of the United Nations Organization Stabilization Mission in the Democratic Republic of the Congo (MONUSCO), or even the contribution of neighboring nations (such as Rwanda and Uganda) to the worsening of the crisis denounced in the documentary.



Nor do I believe Sawasawa intends to educate me didactically — and when I use the personal pronoun, I refer to European nations preoccupied with the war between Russia and Ukraine, as well as American nations that denounce or endorse the Palestinian genocide by Israel. His goal is to provoke and urge this world to see beyond what the press conveniently feeds it, and to restore the image and identity of the Congolese people.

Thus, the documentary does not aim to construct a chronological and factual account of the events and political decisions that led to that moment, but rather to look at the human landscape shaped by that construction, armed with a poetic and realist gaze. Sawasawa is interested in the manifestations of art and culture taking place in the streets and public spaces — music, dance, performance — and in how these public expressions, wielded with the only weapons these artists possess, can invite action and reflection, foster awareness, or simply function as entertainment.

A role that Sawasawa himself performs by pointing the camera — his weapon — at a people who cry out to reclaim their voice and their destiny. The realism lies in the human closeness with which he observes faces, and behind them, their pain: widowed women “condemned” to raise their children

alone; people who can no longer endure the inaction of the United Nations — more concerned with maintaining peace in order to preserve the economy than with protecting the people.



And, running through this encounter between art and reality — an encounter also promoted by the documentary — are the scorched earth, the refugee camps, and the attempt to perceive normality in what is brutally abnormal (and immoral, like the indifference of a significant part of the world).

Trop c'est trop is powerful not because it wants to be, but because it needs to be. Its visual and discursive power does not stem from sensationalist imagery, from a pornography of suffering or strategies of re-victimization — more typical of a colonialist gaze — but from images of strength, courage, fearlessness, and resilience of a people in territorial displacement — it is true, and I feel the pain of those carrying their belongings on their heads — yet also in spiritual displacement, abandoning the passivity to which they were condemned by colonizing powers and moving toward agency and responsibility in writing their own history.

Geschrieben von: [Redaktion Zukunft braucht Erinnerung](#) | Erstellt: 11. Februar 2026

Trop c'est trop (Enough Is Enough) – von Elisé Sawasawa



[Lange Beschreibung](#)

Trop c'est trop | Enough Is Enough / Land: FRA, COD / Jahr: 2026 / Regie: Elisé Sawasawa /
Bildbeschreibung: / Sektion: Panorama 2026 / Datei: 202605439_1 / © JBA Production

Die Berlinale 2026 hat ihren ersten großen Erschütterungsmoment gefunden. In der Sektion Panorama Dokumente feierte ein Film Weltpremiere, der nicht nur durch seine ästhetische Radikalität, sondern vor allem durch seine politische Dringlichkeit das Publikum im Kinosaal für lange Minuten in kollektives Schweigen hüllte. „Trop c'est trop“ (Enough Is Enough) des kongolesischen Filmemachers Elisé Sawasawa ist weit mehr als eine Chronik des Leidens; es ist ein bildgewaltiger Schrei nach Gerechtigkeit und eine visuelle Dekonstruktion eines Konflikts, den die Weltöffentlichkeit seit drei Jahrzehnten weitgehend ignoriert.

Sawasawa, 1994 im Osten der Demokratischen Republik Kongo geboren, gehört einer Generation an, die keinen einzigen Tag des Friedens erlebt hat. Sein Film ist das Resultat einer lebenslangen Beobachtung und einer unmittelbaren Reaktion auf die jüngste Eskalation im Januar 2025, als die M23-Rebellen erneut die Stadt Goma bedrohten und die humanitäre Lage in der Kivu-Region kollabieren ließen. Dass dieser Film nun in Berlin seine Premiere

feiert, markiert einen Wendepunkt für das afrikanische Kino auf diesem Festival: Weg von der bloßen Opferrolle, hin zu einer souveränen, künstlerisch hochkomplexen Zeugenschaft.

Um die Wucht von „Trop c’est trop“ zu verstehen, muss man den historisch-politischen Rahmen betrachten, den Sawasawa mit schmerzhafter Präzision skizziert. Der Film erinnert uns an eine Bilanz, die in ihrer Grausamkeit kaum fassbar ist: 30 Jahre Krieg, zehn Millionen Tote und über sieben Millionen Binnenvertriebene. Es ist ein Konflikt, der oft als „stiller Genozid“ bezeichnet wird – im Französischen geprägt durch den Begriff „Genocost“ (Genocide for Cost), um den direkten Zusammenhang zwischen der systematischen Ausbeutung von Rohstoffen und der Vernichtung von Menschenleben zu verdeutlichen.

Sawasawa macht in seinem Werk unmissverständlich klar, dass die Gewalt in Kivu kein „ethnisches Urphänomen“ ist, wie es oft in westlichen Medien verkürzt dargestellt wird. Er verortet die Wurzeln des Schreckens in der globalen Gier nach Kobalt, Coltan, Gold und Kupfer. Die Paradoxie könnte kaum schärfer gezeichnet sein: Der Boden, auf dem die Protagonisten des Films um ihr nacktes Überleben kämpfen, enthält die Schätze, die die technologische Moderne des Westens antreiben. Jedes Smartphone, jede Autobatterie und jeder Laptop in Berlin ist potenziell mit dem Blut jener verbunden, die in Sawasawas Bildern durch den Schlamm der Flüchtlingslager waten. Der Film blickt hinter die Kulissen der diplomatischen Ohnmacht und kritisiert implizit auch das Scheitern der UN-Mission MONUSCO, die trotz massiver Präsenz den Vormarsch der Milizen nicht stoppen konnte.

Der Film verzichtet auf eine klassische Erzählstruktur. Stattdessen entscheidet sich Sawasawa für eine hybride Form, die Dokumentarisches mit performativen Elementen verwebt. Wir folgen drei zentralen Figuren, die stellvertretend für die Resilienz einer ganzen Region stehen.

Da ist Eliane Feza, eine Slam-Poetin, deren Worte wie Peitschenhiebe durch die Ruinen von Goma hallen. Ihre Texte bilden das narrative Rückgrat des Films. Sie spricht nicht über das Leid, sie klagt es an. In ihren Versen verbindet sie die Intimität weiblicher Erfahrung mit der großen geopolitischen Tragödie. Wenn sie in einer Szene vor den Zelten der Vertriebenen steht und ihre Reime gegen den Wind und den Lärm der Hubschrauber schreit, wird deutlich: Sprache ist hier das letzte Mittel der Selbstbehauptung.

Moses Sawasawa, der Bruder des Regisseurs, ist als Kameramann nicht nur Beobachter, sondern aktiver Teil des Geschehens. Die Kameraführung ist bewusst nah am Geschehen, oft unruhig, fast physisch spürbar. Sie fängt die Enge in den Lagern von Bulengo und Lushagala ein, den Staub auf den Gesichtern der Kinder und die unerträgliche Spannung in einer Stadt, die jederzeit fallen kann. Es ist eine Ästhetik des Widerstands, die mit leichtem Equipment direkt aus dem Chaos heraus entstanden ist.

Einen der stärksten Kontrapunkte zur dokumentierten Gewalt bildet der Tänzer Francis Zihindula Milindwa. Seine Performances in den Trümmern zerstörter Häuser sind von einer fast übermenschlichen Intensität. Wenn sein Körper sich verbiegt, zittert und schließlich in einer Geste der Erschöpfung und des Stolzes verharrt, übersetzt er das Unausprechliche in Bewegung. Dieser künstlerische Kniff bewahrt den Film davor, in einen reinen „Elendsvoyeurismus“ abzugleiten. Die Kunst wird hier als Werkzeug der Vitalität gezeigt – ein Beweis dafür, dass der Geist der kongolesischen Bevölkerung trotz dreier Jahrzehnte systematischer Zerstörung ungebrochen ist.

Regisseur Elisé Sawasawa beweist mit seinem Langfilmdebüt ein erstaunliches Gespür für Rhythmus und Distanz. Trotz der emotionalen Schwere bleibt die Kamera oft statisch, lässt die Bilder atmen und zwingt das Publikum, hinzusehen. Es gibt keine wertenden Kommentare aus dem Off, keine erklärende Musik, die die Emotionen manipulieren will. Die einzige Musik, die wir hören, ist die von Jérémie Kambale (Skill2) sowie die Rhythmen der Straße und die Stimmen der Menschen vor Ort.

Die Entscheidung, den Film in Swahili, Kinyarwanda und Französisch zu belassen, unterstreicht die Authentizität des Werks. Es ist ein Film aus dem Inneren des Konflikts, gemacht für eine Welt, die wegsieht. Mit einer Laufzeit von rund 65 Minuten ist „Trop c’est trop“ von einer Dichte, die keine Sekunde verschwendet. Der Schnitt von Rodolphe Molla findet genau das richtige Tempo zwischen den harten Schnitten der Kriegsrealität und den elegischen Momenten der künstlerischen Performance.

Besonders hervorzuheben ist die Produktion durch Marianne Dumoulin und Jacques Bidou (JBA Production), die bereits für Filme wie „Yesterday“ oder Arbeiten von Rithy Panh bekannt sind. Sie haben Sawasawa den Raum gegeben, seine radikale Vision ohne westliche Weichzeichner umzusetzen. Es ist ein kongolesisch-französisches Kooperationsprojekt, das zeigt, wie internationale Unterstützung aussehen kann, wenn sie die lokale Stimme nicht übertönt, sondern verstärkt.

„Trop c’est trop“ ist kein Film, den man genießt. Es ist ein Film, den man aushalten muss. Er fordert eine moralische Positionierung ein. Wenn am Ende die erschütternde Bilanz von 30 Jahren Krieg auf der Leinwand erscheint, wird klar, dass der Titel „Enough Is Enough“ nicht nur eine Parole ist, sondern eine existenzielle Forderung.

Elisé Sawasawa ist es gelungen, die politische Komplexität der Kivu-Region in eine universelle Sprache der Kunst zu übersetzen. Er zeigt uns den Kongo nicht als einen fernen, hoffnungslosen Ort, sondern als ein Epizentrum menschlicher Stärke, das von globalen Mächten geopfert wird. In der Geschichte der Berlinale wird dieser Beitrag als eines der mutigsten Dokumente dieser Jahre in Erinnerung bleiben. Wer diesen Film sieht, wird künftig nicht mehr behaupten können, man habe von den Zuständen in Goma nichts gewusst. Es ist ein leidenschaftliches Plädoyer für das Leben und ein unüberhörbares „Es reicht“.

Traduction française :

La Berlinale 2026 a connu son premier grand moment de bouleversement. Dans la section Panorama Documente, un film a été présenté en première mondiale qui, non seulement par son radicalisme esthétique, mais surtout par son urgence politique, a plongé le public dans la salle de cinéma dans un silence collectif pendant de longues minutes. « Trop c'est trop » (Enough Is Enough) du cinéaste congolais Elisé Sawasawa est bien plus qu'une chronique de la souffrance ; c'est un cri de justice visuellement puissant et une déconstruction visuelle d'un conflit que l'opinion publique mondiale ignore largement depuis trois décennies.

Né en 1994 dans l'est de la République démocratique du Congo, Sawasawa appartient à une génération qui n'a jamais connu un seul jour de paix. Son film est le résultat d'une observation de toute une vie et d'une réaction immédiate à la récente escalade de janvier 2025, lorsque les rebelles du M23 ont de nouveau menacé la ville de Goma et provoqué l'effondrement de la

situation humanitaire dans la région du Kivu. La première de ce film à Berlin marque un tournant pour le cinéma africain dans ce festival : il s'éloigne du simple rôle de victime pour devenir un témoignage souverain et artistiquement très complexe.

Pour comprendre la force de « Trop c'est trop », il faut considérer le contexte historique et politique que Sawasawa décrit avec une précision douloureuse. Le film nous rappelle un bilan dont l'horreur dépasse l'entendement : 30 ans de guerre, dix millions de morts et plus de sept millions de personnes déplacées à l'intérieur du pays. C'est un conflit souvent qualifié de « génocide silencieux », désigné en français par le terme « génocost » (génocide for cost) afin de souligner le lien direct entre l'exploitation systématique des matières premières et l'extermination d'êtres humains.

Dans son film, Sawasawa montre clairement que la violence au Kivu n'est pas un « phénomène ethnique primitif », comme le présentent souvent les médias occidentaux de manière simpliste. Il situe les racines de l'horreur dans la convoitise mondiale pour le cobalt, le coltan, l'or et le cuivre. Le paradoxe ne pourrait être plus flagrant : le sol sur lequel les protagonistes du film luttent pour leur survie contient les trésors qui alimentent la modernité technologique de l'Occident. Chaque smartphone, chaque batterie de voiture et chaque ordinateur portable à Berlin est potentiellement lié au sang de ceux qui, dans les images de Sawasawa, pataugent dans la boue des camps de réfugiés. Le film jette un regard derrière les coulisses de l'impuissance diplomatique et critique implicitement l'échec de la mission MONUSCO de l'ONU qui, malgré une présence massive, n'a pas pu arrêter l'avancée des milices.

Le film jette un regard dans les coulisses de l'impuissance diplomatique et critique implicitement l'échec de la mission MONUSCO de l'ONU qui, malgré une présence massive, n'a pas réussi à stopper l'avancée des milices.

Le film renonce à une structure narrative classique. Sawasawa opte plutôt pour une forme hybride qui mêle des éléments documentaires et performatifs. Nous suivons trois personnages centraux qui incarnent la résilience de toute une région.

Il y a Eliane Feza, une poète slam dont les mots résonnent comme des coups de fouet à travers les ruines de Goma. Ses textes constituent la colonne vertébrale narrative du film. Elle ne parle pas de la souffrance, elle la dénonce. Dans ses vers, elle associe l'intimité de l'expérience féminine à la grande tragédie géopolitique. Lorsqu'elle se tient devant les tentes des personnes déplacées et crie ses rimes contre le vent et le bruit des hélicoptères, une chose devient claire : ici, la langue est le dernier moyen d'affirmation de soi.

Moses Sawasawa, cousin du réalisateur, n'est pas seulement un observateur en tant que caméraman, mais participe activement à l'action. La caméra est délibérément proche de l'action, souvent agitée, presque physiquement palpable. Elle capture l'étroitesse des camps de Bulengo et Lushagala, la poussière sur les visages des enfants et la tension insupportable dans une ville qui peut tomber à tout moment. C'est une esthétique de la résistance, née directement du chaos avec un équipement léger.

Le danseur Francis Zihindula Milindwa constitue l'un des contrepoints les plus forts à la violence documentée. Ses performances dans les décombres des maisons détruites sont d'une intensité presque surhumaine. Lorsque son corps se contorsionne, tremble et finit par s'immobiliser dans un geste d'épuisement et de fierté, il traduit l'indicible en mouvement. Cette astuce artistique empêche le film de sombrer dans un pur « voyeurisme de la misère ». L'art est

ici présenté comme un outil de vitalité, preuve que l'esprit du peuple congolais reste intact malgré trois décennies de destruction systématique.

Avec son premier long métrage, le réalisateur Elisé Sawasawa fait preuve d'un sens étonnant du rythme et de la distance. Malgré la lourdeur émotionnelle, la caméra reste souvent statique, laissant les images respirer et obligeant le public à regarder. Il n'y a pas de commentaires évaluatifs en voix off, pas de musique explicative visant à manipuler les émotions. La seule musique que nous entendons est celle de Jérémie Kambale (Skill2), ainsi que les rythmes de la rue et les voix des habitants.

La décision de laisser le film en swahili, en kinyarwanda et en français souligne l'authenticité de l'œuvre. C'est un film qui vient du cœur du conflit, réalisé pour un monde qui détourne le regard. D'une durée d'environ 65 minutes, « Trop c'est trop » est d'une densité qui ne gaspille pas une seconde. Le montage de Rodolphe Molla trouve le juste équilibre entre les coupes brutales de la réalité de la guerre et les moments élégiaques de la performance artistique.

Il convient de souligner tout particulièrement le travail de production réalisé par Marianne Dumoulin et Jacques Bidou (JBA Production), déjà connus pour les œuvres de Rithy Panh. Ils ont donné à Sawasawa la liberté de mettre en œuvre sa vision radicale sans le flou artistique occidental. Il s'agit d'un projet de coopération franco-congolais qui montre à quoi peut ressembler le soutien international lorsqu'il ne couvre pas la voix locale, mais la renforce.

« Trop c'est trop » n'est pas un film que l'on apprécie. C'est un film que l'on doit supporter. Il exige une prise de position morale. Lorsque le bilan bouleversant de 30 ans de guerre apparaît à l'écran à la fin, il devient clair que le titre « Enough Is Enough » n'est pas seulement un slogan, mais une exigence existentielle.

Elisé Sawasawa a réussi à traduire la complexité politique de la région du Kivu dans un langage artistique universel. Il nous montre le Congo non pas comme un endroit lointain et désespéré, mais comme un épicode de la force humaine sacrifié par les puissances mondiales. Dans l'histoire de la Berlinale, cette contribution restera dans les mémoires comme l'un des documents les plus courageux de ces dernières années. Quiconque aura vu ce film ne pourra plus prétendre à l'avenir qu'il ne savait rien de la situation à Goma. C'est un plaidoyer passionné pour la vie et un « Ça suffit » qui ne peut être ignoré.

[Trop c'est trop \(Enough Is Enough\)](#) / Elisé Sawasawa (Regie, Buch) / mit Eliane Feza, Moses Sawasawa, Francis Zihindula Milindwa / 65' / Frankreich, Demokratische Republik Kongo / 2026 / Farbe / Swahili, Kinyarwanda, Französisch / Untertitel: Englisch / Weltpremiere / Debütfilm / Dokumentarische Form / Berlinale 2026, Sektion Panorama Dokumente

Ein Dokument der Verzweiflung

EXKLUSIV FÜR UNCUT VON DER BERLINALE 2026

Der Titel des Dokumentarfilms „Trop c'est trop“ – auf Englisch übersetzt mit „Enough is Enough“ – wird während seiner Laufzeit von 65 Minuten mehr als einmal von Menschen der Demokratischen Republik Kongo in die Kameralinse gesprochen. Er ist sowohl Ausdruck von tiefgreifender Erschöpfung angesichts des instabilen und lebensbedrohlichen Status Quo, als auch ein Kampfschrei für Veränderung um jeden Preis. Regisseur Elisé Sawasawa hält die Gesichter der Zivilist*innen und ihre emotionsgeladenen Reden (sowie wutentbrannten Ansprachen) mit großer Empathie fest. Er bietet ihnen ein Sprachrohr, durch das sie den Kinosaal für wenige Momente mit ihrer Verzweiflung füllen können; teilweise in ergreifenden Close-Ups, in denen sich ihre Mimik über die gesamte Kinoleinwand streckt.

Die Hingabe, mit der Sawasawa die bewegende Mischung aus Überlebenswille, Wut und Zusammenhalt in dem Film einfängt, ist ununterbrochen spürbar. Sawasawa entschied sich 2022, zu beginnen, seinen Alltag und die Geschehnisse in Goma aufzunehmen. Seine Aufzeichnungen – die er sowohl mit Kamera als auch, wenn nötig, mit seinem Handy gemacht hat – reichen von Demonstrationen, Tanzeinlagen und politischen Reden bis hin zu Frauen, die Gleichschritt üben und Männern, die auf Motorrädern und ohne wirkliche Waffen Ruanda angreifen wollen. „Trop c'est trop“ liefert ein Mosaik aus Eindrücken, das zeitweise sehr sprunghaft daherkommt, doch durch die Hoffnung von Menschen auf ein besseres Leben verbunden wird.

Der Film kaut dem Publikum dabei die tödlichen Konflikte, die in und um den Kongo herrschen, nicht vor. Es ist zwar nicht strikt notwendig, Vorwissen in den Kinosaal mitzubringen – die Bilder des Films transportieren die Verzweiflung der Menschen auch losgelöst ihres politischen und geschichtlichen Kontexts. Doch es hilft der Einordnung des Gezeigten, dem Film mit einem Verständnis über die Situation zu begegnen, das über die vermittelten Informationsfetzen und punktuellen Geschichten hinausgeht. Im besten Fall kann der Film aber auch als Startpunkt dienen, um sich weitgreifender über die Taten der M23, die Rolle von Ruanda, den Einsatz der UN und die Lage der Zivilist*innen zu informieren. „Trop c'est trop“ endet nicht nur mit drei erschütternden Zahlen – 30 Jahre Krieg, 10 Millionen tot, 7 Millionen vertrieben – sondern fängt auch Zitate und Bilder ein, die geradezu darum flehen, sich mit ihren Hintergründen zu beschäftigen.

Wie Sawasawa in dem Q&A des Films sagte, das nach dessen Premiere bei der diesjährigen Berlinale stattfand, will er mit „Trop c'est trop“ der Verantwortung gerecht werden, die er gegenüber seiner Community in

Goma wahrnimmt. Er schafft das, indem er durch gleichermaßen intime und verstörende Einblicke die Stimmen dieser Community hörbar macht. Der Film lässt seine vielen Protagonist*innen nicht zu bemitleidenswerte Opfer ihrer Umstände verkümmern, die es einem europäischen oder amerikanischen Publikum leichttun, sie in klar definierbare Schubladen zu stecken. Stattdessen porträtiert er sie als widerspenstige Subjekte, die ein Leben führen, das nicht in wenigen kurzen Sätzen zusammenzufassen ist. Besonders sticht dabei die Musik des Films heraus – wie sie vom Editor eingesetzt wird, als auch die Rolle, die Kunst für die Menschen im Film spielt. In teils minutenlangen Sequenzen sehen wir Personen tanzen, singen und musizieren; auch die Darbietung eines Performance-Künstlers wird mit liebevoller Hingabe festgehalten. Kunst ist hier eine Praxis des kommunalen Zusammenhalts und ein Sprachrohr der frustrierten (weil im Stich gelassenen) Jugend zugleich. Gewalt und Kunst gehen Hand in Hand.

Sawasawa sieht jedoch davon ab, die Bilder und Stimmen, die er einfängt, zu bewerten. Nur selten meldet er sich mit Voice-Over zu Wort, und selbst dann geht es ihm primär ums reine Dokumentieren, statt den eingefangenen Perspektiven einer Beurteilung zu unterziehen. Er ist keinesfalls unkritisch – wenn der Kommandant einer zusammengewürfelten Truppe davon redet, dass sie keine Kinder mehr rekrutieren, weil sie dafür in Schwierigkeiten gekommen sind, ist der Akt des Filmens bereits ein Kommentar in sich. Doch der Film überlässt es dem Publikum, das Gefilmte selbst zu reflektieren; den Akt des Zeigens nicht als ausnahmslose Gutheißung dessen misszuverstehen. Solch eine finale moralische Einordnung ist schließlich auch nicht die Aufgabe einer Dokumentation wie „Trop c'est trop“. Sawasawa bildet Realitäten ab, auf eindrucksvolle und einfühlsame Weise, die Bewertung und Einordnung dieser traut er seinem Publikum jedoch selbst zu.

Traduction française :

Le titre du documentaire « Trop c'est trop » – traduit en anglais par « Enough is Enough » – est prononcé plus d'une fois par des habitants de la République démocratique du Congo devant la caméra au cours des 65 minutes que dure le film. Il exprime à la fois un profond épuisement face à un statu quo instable et dangereux, et un cri de ralliement en faveur d'un changement à tout prix. Le réalisateur Elisé Sawasawa capture avec beaucoup d'empathie les visages des civils et leurs discours chargés d'émotion (ainsi que leurs allocutions enflammées). Il leur offre un porte-voix à travers lequel ils peuvent remplir la salle de cinéma de leur désespoir pendant quelques instants, parfois dans des gros plans poignants où leurs expressions faciales s'étendent sur tout l'écran de cinéma.

Le dévouement avec lequel Sawasawa capture dans son film ce mélange émouvant de volonté de survivre, de colère et de solidarité est palpable tout au long du film. En 2022, Sawasawa a décidé de commencer à filmer son quotidien et les événements à Goma. Ses enregistrements – réalisés à la fois avec une caméra et, si nécessaire, avec son téléphone portable – vont des manifestations, des spectacles de danse et des discours politiques aux femmes qui s'entraînent à marcher au pas et aux hommes qui veulent attaquer le Rwanda à moto et sans armes véritables.

« Trop c'est trop » offre une mosaïque d'impressions, parfois très décousues, mais reliées entre elles par l'espoir des gens d'une vie meilleure.

Le film n'explique pas au public les conflits meurtriers qui sévissent au Congo et dans les pays voisins. Il n'est certes pas indispensable d'avoir des connaissances préalables pour aller voir ce film, car les images transmettent le désespoir des gens indépendamment du contexte politique et historique. Mais il est utile, pour mieux comprendre ce qui est montré, d'aborder le film avec une compréhension de la situation qui va au-delà des bribes d'informations et des histoires ponctuelles qui y sont présentées. Dans le meilleur des cas, le film peut également servir de point de départ pour s'informer de manière plus approfondie sur les actions du M23, le rôle du Rwanda, l'intervention de l'ONU et la situation des civils. « Trop c'est trop » ne se termine pas seulement par trois chiffres bouleversants – 30 ans de guerre, 10 millions de morts, 7 millions de personnes déplacées – mais capture également des citations et des images qui implorent littéralement de se pencher sur leur contexte.

Comme Sawasawa l'a déclaré lors de la séance de questions-réponses qui a suivi la première du film à la Berlinale cette année, il souhaite, avec « Trop c'est trop », assumer la responsabilité qu'il ressent envers sa communauté à Goma. Il y parvient en donnant la parole à cette communauté à travers des témoignages à la fois intimes et bouleversants. Le film ne réduit pas ses nombreux protagonistes à des victimes pitoyables de leur sort, ce qui permettrait à un public européen ou américain de les classer facilement dans des catégories bien définies. Au contraire, il les dépeint comme des sujets rebelles qui mènent une vie qui ne peut se résumer en quelques phrases. La musique du film se distingue particulièrement, tant par la manière dont elle est utilisée par le monteur que par le rôle que l'art joue pour les personnes qui apparaissent dans le film. Dans des séquences pouvant durer plusieurs minutes, nous voyons des personnes danser, chanter et jouer de la musique ; la performance d'un artiste est également filmée avec une dévotion affectueuse. L'art est ici à la fois une pratique de cohésion communautaire et un porte-voix pour la jeunesse frustrée (parce qu'abandonnée). La violence et l'art vont de pair.

Sawasawa s'abstient toutefois de juger les images et les voix qu'il capture. Il intervient rarement en voix off, et même lorsqu'il le fait, son objectif premier est de documenter plutôt que de porter un jugement sur les perspectives capturées. Il n'est en aucun cas dépourvu d'esprit critique : lorsque le commandant d'une troupe hétéroclite explique qu'ils ne recrutent plus d'enfants parce que cela leur a causé des ennuis, le simple fait de filmer constitue déjà un commentaire en soi. Mais le film laisse au public le soin de réfléchir par lui-même à ce qui est filmé, sans que l'acte de montrer soit interprété à tort comme une approbation sans réserve. Une telle classification morale finale n'est finalement pas non plus la tâche d'un documentaire comme « Trop c'est trop ». Sawasawa dépeint des réalités de manière impressionnante et empathique, mais il laisse à son public le soin de les évaluer et de les classer.

Cette 76^e édition se fera également l'écho de quelques-uns des nombreux conflits qui ensanglantent la planète, notamment dans la section Panorama. Citons, entre autres, deux documentaires sur la guerre menée par la Russie contre l'Ukraine : dans le premier, *Traces*, film polono-ukrainien d'Alisa Kovalenko et de Marysia Nikitiuk, des Ukrainiennes témoignent des violences sexuelles et des actes de torture perpétrés par les troupes russes. Dans le second, *Un hiver russe*, film français de Patric Chiha, de jeunes Russes, hostiles au régime de Vladimir Poutine, sont contraints à l'exil et ignorent où aller.

Signalons aussi *Trop c'est trop*, du Congolais Elisé Sawasawa, qui offre une plongée dans le chaos de la ville de Goma, capitale du Nord-Kivu, en République démocratique du Congo. La section Panorama s'ouvrira par la fiction *Seuls les rebelles*, de Danielle Arbid, réalisatrice française d'origine libanaise : une romance dans un Beyrouth en crise entre un jeune Soudanais sans papiers et une veuve palestinienne deux fois plus âgée que lui. Un peu de lumière dans un monde bien obscur.

Clarisse Fabre

https://www.lemonde.fr/culture/article/2026/02/18/a-la-berlinale-des-recits-d-errance-mentale-ou-physique-et-des-personnages-en-mal-de-refuge_6667204_3246.html

A la Berlinale, des récits d'errance, mentale ou physique, et des personnages en mal de refuge

Nombre de films programmés lors de cette 76^e édition racontent l'impossibilité de vivre chez soi, aussi bien en Occident que dans les régions ravagées par la guerre.

Par Clarisse Fabre (Berlin, envoyée spéciale)

Publié aujourd'hui à 08h45, modifié à 11h31

A la Berlinale, les personnages se font la malle. Sur les écrans, beaucoup de personnages en transit, ou en partance. Même ceux qui ont un toit n'arrivent pas à prendre racine, sans compter les millions de personnes qui se retrouvent sur les routes de l'exil. Toutes les situations ne sont évidemment pas comparables et les œuvres dessinent comme une frontière entre une partie de l'Occident encore protégée, et des pans entiers du globe exposés aux guerres, aux dictatures, avec leurs populations déplacées...

A mi-parcours de la 76^e édition de la Berlinale, qui a lieu jusqu'au 22 février, on ne peut que déplorer une compétition très moyenne, avec des récits balisés, prévisibles, mais une chose est sûre : les récits d'errance, mentale ou physique, défilent jour après jours sous nos yeux, toutes sections confondues. On ne compte plus les longs-métrages avec leurs protagonistes en quête de refuge : certains fuient leurs habitations, lesquelles ravivent des blessures, d'autres se voient chassés de chez eux...

La maison d'enfance ne fait plus rêver, même avec piscine. Au moins trois films en lice pour l'Ours d'or questionnent ce désenchantement dans les classes aisées, voire fortunées : le très convenu *At the Sea*, de Kornel Mundruczo, dans une villa à Cape Cod, sur la Côte est américaine, suit le difficile retour au bercail d'une danseuse et mère de famille, après une cure de désintoxication ; le clinquant *Rosebush Pruning*, de Karim Aïnouz, qui manie le trash à la truelle, et aligne les noms de marques de luxe, met en scène une fratrie qui se déchire entre les meubles contemporains et les baies vitrées ; enfin, au cœur de la forêt finlandaise, *Nightborn*, d'Hanna Bergholm, raconte le cauchemar de l'arrivée d'un nouveau-né, lequel fait craquer ses parents ainsi que les murs de la baraque à peine retapée. Ce film de « bébé-pouvante » ne manque pas d'humour, avec ses biberons de sang de vache qui remplacent les laits infantiles (!), mais finit hélas en eau de boudin.

Déflagration

Ajoutons à cette liste deux films historiques, toujours en compétition, inspirés d'histoires vraies : *Rose*, de Markus Schleinzer, avec Sandra Hüller, se situe dans l'Allemagne du XVIII^e siècle et revisite, dans un noir et blanc de rigueur, l'un de ces innombrables récits de femmes ayant usurpé l'identité masculine pour assurer leur autonomie. *Rose*, en uniforme de soldat, visage barré d'une cicatrice, débarque dans un hameau avec un titre de propriété... Une voix off nous met sur les rails d'un drame triste comme les pierres, à l'exception de brefs instants d'utopie. Plus surprenant est *Kurtulus*, du cinéaste turc Emin Alper (en dépit de ses longueurs), où, dans la campagne aride, deux frères, et chefs du village, s'opposent sur la façon de chasser les envahisseurs.

Entre deux projections, on sort humer l'air glacé, pour se rafraîchir les idées, mais les sculptures des trois ours berlinois, alignés à deux pas du QG du festival, nous rappellent aussitôt l'histoire des trois petits cochons avec leurs soucis de cabanes... On n'en sortira pas, et, de fait, le dernier long-métrage de la compétition, visionné mardi 17 février, *Queen at Sea*, de l'Américain Lance Hammer, se passe presque tout entier dans la maison de ville d'un couple vieillissant. La femme est atteinte de démence sénile, son compagnon a des rapports sexuels avec elle, mais quid du consentement ?

La fille, incarnée par Juliette Binoche, estime que son beau-père abuse de sa mère et appelle la police. Sans vraiment mesurer la déflagration que son geste va causer. Tout en gardant une trame classique, ce drame déploie une réflexion subtile sur la sexualité, sur la violence de la séparation des corps. Le « foyer » devient bancal, dès lors qu'il manque à cette femme sa moitié.

« Mouvement perpétuel »

A ce stade, le seul véritable geste esthétique de cette compétition nous vient du Franco-Sénégalais Alain Gomis, avec *Dao*. Ici, les personnages, et surtout la caméra, sont en mouvement perpétuel : ce beau film de montage transporte les membres d'une famille entre la région parisienne (où l'on fête un mariage), et un village de Guinée-Bissau, en Afrique de l'Ouest, où l'on suit un rituel de deuil, deux ans après la mort d'un aïeul. Enfin, on respire, dans cette œuvre laissant les acteurs et les non-professionnels improviser, lors de ces deux célébrations entièrement fabriquées – l'un des acteurs a même raconté, à Berlin, qu'il ne s'était jamais autant amusé à un mariage. Des hommes parlent et se livrent comme ils ne l'avaient peut-être jamais fait auparavant.

Passant d'une fête à une autre, avec fluidité, la caméra de Céline Bozon embarque le spectateur au milieu des tables et du banquet, où les discussions sur l'amour animent les convives, de part et d'autre de la Méditerranée. Par son audace formelle, l'œuvre diluvienne de Gomis (trois heures et cinq minutes) fait tomber tous les murs (géographique, artistique). Le titre, *Dao*, renvoie d'ailleurs à « un mouvement perpétuel et circulaire qui imprègne toute chose et unit le monde ».

Vies en transit

D'autres films, sélectionnés dans les sections parallèles, ont réussi, sans renoncer à la complexité, à donner l'impression que le monde pouvait encore tenir. C'est le cas du troublant *Where To ?* (« Où aller ? »), de l'Israélien Assaf Machnes, road-movie nocturne dans les rues berlinoises. En 2022, Hassan, chauffeur de taxi palestinien, fait la connaissance d'un jeune fêtard israélien, Amir. Le temps s'écoule, et, par touches successives, au fil des déplacements et des courses, les deux hommes retracent le fil de leurs vies en transit, mesurant leur distance mais aussi leur capacité à avancer, l'un grâce à l'autre. Dans une autre capitale, à Paris, les discussions pour aider Amr, émigré égyptien, à obtenir des papiers font tout le sel du documentaire grave et léger de Pascale Bodet, *Beaucoup parler*.

Sur le terrain de l'exil, *Trop c'est trop*, d'Elisé Sawasawa, tourné en République démocratique du Congo, raconte en images le chaos dans la ville de Goma, et capte, comme dans un cauchemar, des files sans discontinuité d'hommes et de femmes au bord des routes. Dans *Un hiver russe*, le cinéaste autrichien Patric Chiha s'intéresse à ces

jeunes Russes hostiles à l'invasion de l'Ukraine, qui ont quitté leur pays depuis 2022. Mais pour aller où ? Et à quel prix ? De la France à la Turquie (Istanbul), etc., on suit, dans une esthétique graphique, colorisée, Yuri, musicien et chanteur de rock, et son amie Margarita. Laquelle a l'impression d'être « dans un jeu vidéo » avec son éternel sac à dos.

Clarisse Fabre (Berlin, envoyée spéciale)

CPH :DOX

11. – 22. March 2026



Enough is Enough

Elisé Sawasawa / [France](#) & [Democratic Republic of Congo](#) / 2026 / 65 min

Amidst the chaos of war in Congo, a young filmmaker documents his generation's struggle for dignity, using his camera as a weapon.

In January 2025, Goma, the capital of North Kivu in the Democratic Republic of Congo, falls. It takes just four days for the M23 rebel movement to defeat the Congolese army and regional forces sent from neighboring countries—under the supervision of the UN's largest peacekeeping mission, MONUSCO. For the international community, it is yet another conflict on the fringes of the news cycle. For the people of Goma, it is the culmination of more than 30 years of war.

'Enough Is Enough' is told from the inside by filmmaker Elisé Sawasawa, who was born and raised in the war-torn area. With his camera as a witness, he follows everyday life in a city on the brink of collapse. Some take up arms, others choose humanitarian work, poetry, dance, and music as their way of fighting. With rare access, the film documents a historical injustice that the world has long turned a blind eye to. Thirty years of war have driven millions to flee and cost even more lives. 'Enough Is Enough' insists that we watch and familiarize ourselves with a conflict on the African continent that is also driven by global economic interests.

M23 and The Current Crisis in DR Congo

Meet the director of the film 'Enough is Enough', Elisé Sawasawa, in conversation with journalist Oscar Rothstein, about the rebel group M23.

Elisé Sawasawa is living through a never-ending tale of war, despair and resistance in North Kivu in Democratic Republic of the Congo. But every day in the streets and camps, the people fight, refusing to give up, armed with their weapons – sometimes made of wood – poetry, dance, and music. Meet Elisé in conversation with journalist and publisher of 'Afrika brevet' for Danwatch, Oscar Rothstein, as they explore the current crises in DR Congo and how the making of art, becomes powerful resistance.

This conversation is presented in collaboration with Africa Engage, an initiative which enhances professional cooperation with the African continent & better insight into the continent through film, by curation and hosting events at CPH:DOX. This is made possible thanks to Open, Bullitt Film, Steps and Film Lab Zanzibar.

This conversation will be in English.

Sélection courte Letterboxd

Very powerful and moving.

The last shot will haunt me for the rest of my life thank you very much.

Puissant et magnifiquement construit.

Immersive and disorienting with an unflinching, empathetic eye that could only truly belong to a self-trained filmmaker representing his own home, his own people, and his own experience of the horrors he not only sees but feels deeply in his soul.

A strong start to the festival. Compact, chaotic and formally sound docu, albeit slightly unfocused and affective. Facing oppression not only with wails of helplessness, but also with song and dance and artistic expression. A beautiful people.

Anxious, intense and bold camera making close-ups in despair. I felt it in my body and this film is a manifesto, a cry for help and I don't even know what to say.

It is urgent and well-made. Yet, at Berlinale doc competition instead of this film they put a colonial blah-blah with shots of slums zoomed in from the 10th floor of a hotel. ridiculous choices.

An incredibly moving film that shares the despair as well as the hope of the people of Goma. Through the voices of those living there, you hear their rage and panic while seeing the self-organised efforts of those who create moments of joy and hope, particularly through music and dancing. There is also a political anger drawn out in the men who are filmed denouncing the various factions and leaders who are part of the complex conflict. They are young men, some in biker gangs, some joining the makeshift Congolese army. What they lack in guns and training, other than the wooden ones they've each crafted for themselves, and the attempts to ensure they do not violate rules around rape, they make up for in naïve bravado

and fervour. There is something incredibly sad about seeing a generation of young men and boys clambering to mean something, to defend their nation for what it is, even if it means throwing themselves hopelessly in front of their enemies bullets.

It also stands as a shocking indictment of the UN and the mission there, who have for twenty years sat idly by. There is a political consciousness present not just in the film but displayed in the minds and anger of the subjects, which is inspiring to me. There is opportunity there for real, people-led change. I hope one day they realise what power they really have.

Eine starke Doku über den Krieg in der DR Kongo, die zwischen Krieg und Elend, Straßeninterviews über den Unmut und die Wut der Bürger und aktivistischer Kunst hin und her springt. Am meisten schockiert hat mich die Kriegsbereitschaft der jungen Menschen, da in meinem Umfeld und natürlich einer komplett anderen Situation, das Gegenteil sehr deutlich ausgedrückt wird. Eine tolle aktivistische und bewegende Doku, was der Song während der Credits nochmal auf den Punkt bringt.

Un tourbillon de violence, visionnage très émouvant et questionnant, les images parlent certainement d'elles même

From a young congolese perspective documenting the struggle on how to stay alive, resistant and faithful in a 20 year long war, with daily violence, many displacements and no perspective or end in sight - very powerful film and can strongly recommend seeing it at berlinale.

Impressionnant le documentaire le plus près possible des événements. Il prend un point de vue très impliqué mais neutre et laisse la scène et les opinions aux personnes représentées dans leur réalité.

https://www.uncut.at/movies/kritik.php?movie_id=23146

+ marciosallem.substack.com/p/trop-cest-trop